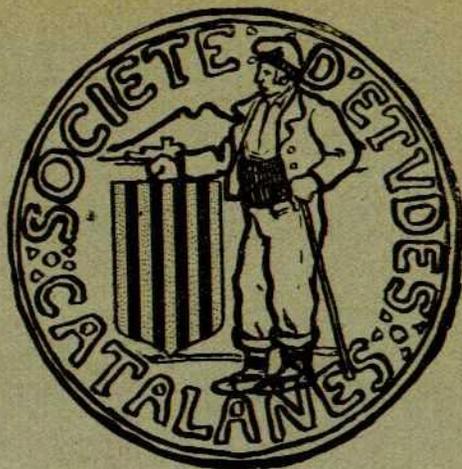


N° 10.

15 Octobre 1907



# REVUE CATALANE



---

ORGANE DE  
LA SOCIÉTÉ  
D'ÉTUDES  
CATALANES

---



Prix : UN Franc

---

## SOMMAIRE



	Pages
AVERTISSEMENT.....	289
DEUX BONNES NOUVELLES.....	289
COMPTE RENDU DES SÉANCES.....	290
LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ.....	291
DISTRIBUTION DES PRIX DU CON- COURS DE LANGUE CATALANE.....	291
PROVERBES CATALANS.....	304
LA CINTA MARAVELLOSA..... Jh. PONS	305
LANGUE FRANÇAISE ET LANGUE CA- TALANE..... E. LEGUIEL	306
UN COURS D'HISTOIRE ET DE LITTÉ- RATURE CATALANES.....	312
COMPARAISONS CATALANES.....	313
ELLA DORMI!..... EL REFILAYRE DE CARENÇA	314
UNE GRAMMAIRE CATALANE ALGUE- RAISE.....	315
HISTOIRE LOCALE. — <i>Deux familles catala- nes au XVII<sup>e</sup> siècle.</i> ..... Jh. GIBRAT	316
LIVRES ET REVUES.....	320



*Toutes les communications doivent être adressées  
au Secrétariat de la Rédaction  
8, Rue Saint-Dominique, Perpignan*

Les Manuscrits non insérés  
ne sont pas rendus.

# REVUE CATALANE

Les Articles parus dans la Revue  
n'engagent que leurs auteurs.



## AVERTISSEMENT



Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

Les membres de la Société qui ont envoyé des articles à la *Revue catalane* sont priés de vouloir bien nous faire crédit pour quelques numéros, l'abondance des matières et la disposition à donner ne nous permettant pas d'insérer au fur et à mesure des envois.

Mais que ces retards inévitables ne découragent pas ceux qui travaillent, car la *Revue catalane* accueillera toujours avec plaisir les travaux qui présenteront un certain intérêt pour les lecteurs.

## Deux bonnes nouvelles



L'excellent poète catalan, gloire de notre Roussillon, *Lo Pastorellet de la Vall d'Arles*, va publier prochainement un nouveau livre de vers. Il s'agit d'une réédition des *Ays! Elegias catalanas*, augmentée de quelques poèmes plus récents, où le Pastorellet retrouvera sans nul doute, pour exprimer son âme délicate et son cœur de Catalan, ces accents émus qui rendirent déjà si attachante la première série.

Nous lirons bientôt, d'autre part, les *Contes vallespirenchs*

de Mir y Nontoquis. Sous ce titre, l'auteur va réunir de vieux contes catalans qu'il tient directement du peuple, qu'il a cueillis à la source même, et auxquels il a su conserver la naïveté charmante et aussi l'innocente malice qui font, chez nous, de ce genre de productions populaires quelque chose d'infiniment curieux.

Que ces deux ouvrages soient les bienvenus. Nous donnons ici même des comptes rendus très détaillés dès qu'ils auront été publiés, ce qui certainement ne tardera guère.

---

## COMPTE RENDU DES SÉANCES



*Réunion du Bureau du 25 septembre 1907*

Présidence de M. E. VERGÈS DE RICAUDY, président

### **Situation financière.**

M. Delpont, trésorier, lit son rapport sur la situation financière de la Société. Approuvé.



### **Impression de la "Revue Catalane".**

M. Vergès de Ricaudy, président, communique au Bureau une lettre de MM. Surroca et Farrail, imprimeurs à Perpignan, contenant une proposition très avantageuse pour l'impression de la Revue. Le Bureau prend en considération cette proposition et nomme une Commission composée de MM. Vergès de Ricaudy, président, et Amade, vice-président, chargée de se rendre chez MM. Surroca et Farrail et chez M. Comet, et de décider au nom du Bureau.



### **Rédition.**

Sur la proposition de M. Gustave Violet, le Bureau décide de rééditer la traduction catalane d'*Esther*, imprimée par Agel, de Thuir, vers 1795.



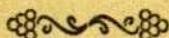
**Assemblée générale.**

Le Bureau fixe au 2 novembre 1907 la réunion de l'Assemblée générale annuelle chargée d'élire le Conseil d'administration de la Société d'études catalanes.



**Distribution des Prix.**

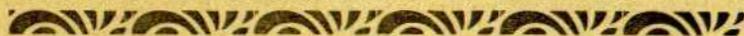
Après une longue discussion, le Bureau décide que la distribution des prix du concours de langue catalane ne sera pas publique et que le discours du Président et le rapport du Secrétaire seront insérés dans la *Revue Catalane*.



**Membres de la Société**

*Admis du 31 août au 30 septembre 1907*

148. VIGNETTES Pierre, musicien, Section hors-rang, 1<sup>er</sup> colonial, Hanoï (Tonkin).



**Distribution des Prix**  
**du Concours de langue catalane**



**Discours de M. Tresserre, président**

MESSIEURS,

En acceptant de venir présider la distribution des prix de votre premier concours de langue catalane, n'ai-je pas commis une grave imprudence? Et que va-t-il advenir de ce poète sorti de l'ombre et dont votre affectueuse sympathie a voulu faire comme un personnage officiel? Est-il bien à sa place dans ce fauteuil, l'humble glaneur de rimes, épris de solitude et d'intimité et qui va se trouver bien dépaysé dans le groupe brillant de vos savants, de vos professeurs, de vos folkloristes, de vos philologues.

Pour me donner quelque assurance, je suis obligé de me dire que vous avez peut-être voulu récompenser en ma personne le fer-

vent de la petite Patrie. Laissez-moi donc admettre que je suis ici à titre de lauréat et que si je monte sur cette estrade c'est pour y recevoir un prix d'encouragement : le prix de la fidélité au souvenir du pays.

Mais non, en appelant au milieu de vous le Mainteneur des Jeux Floraux, qui de la tour de l'hôtel d'Acézat cherche obstinément à découvrir le sommet du Carlitte et sa Cerdagne, vous avez voulu apparenter votre société naissante à la célèbre et vieille Académie ; et votre geste de courtoisie est un symbole. C'est la bannière des langues romanes que j'apporte et que vous saluez et non pas le porteur ; je puis donc, en tout effacement et sans que ma modestie doive s'en effaroucher, rester à cette place pour goûter au milieu de mes amis la musique de notre verbe ancestral.

Il faut s'être, un temps, éloigné de notre merveilleux pays de soleil et de vignes pour comprendre tout le charme que recèle sa lumière, la ligne souple des Albères, le murmure azuré de nos plages, la solitude grandiose de nos hauts plateaux. Certes, Toulouse n'est pas loin, mais Toulouse nous est déjà un exil puisque ne se dresse pas, sur son horizon rayé d'averses, la pyramide éclatante du Canigou ; et la Garonne au flot jaseur a beau nous raconter les amours d'un Jasmin ou d'un Goudouli, ses aveux lyriques ne valent pas pour nous la petite causerie de cristal de la Tet marchant dans ses sables et descendant à la mer par une avenue d'aloès et de roseaux. La Toulousaine aux sonorités illustres, la Toulousaine tant admirée et tant chantée, — je n'oserais peut-être pas l'avouer rue Alsace — la Toulousaine, sachez-le bien, Messieurs, *leur* Toulousaine ne vaut pas notre Parda...

Il était nécessaire que ces confidences fussent faites car, si le Président de vos nouvelles assises littéraires bronche peut-être, quelquefois, comme un simple écolier sur les surprises de la graphie catalane, il n'a qu'à écouter les leçons de son cœur pour s'exprimer en pur et vrai catalan. Pour s'associer utilement à un mouvement quel qu'il soit, social, provincial, ou simplement lingual, il suffit d'aimer ce qu'on veut faire aimer. La beauté crée l'amour, mais l'amour crée la vie.

Ayons donc la foi dans notre œuvre et notre œuvre vivra. Se pouvaient-ils douter des longues années de gloire qu'ils inauguraient, les Troubadours réunis en 1323 sous le figuier des Augus-

tines et qui devisaient de poésie autour de dame Clémence en admirant les couchants de pourpre de la Garonne ? Pouvaient-ils soupçonner la conquête provinciale en marche et les chefs-d'œuvre dont allait s'enrichir le chemin choisi par eux, les gais compagnons de Fonssegugne groupés sur le petit coteau entre Avignon et la fontaine de Vaucluse et qui, à la voix de Mistral, regardaient passer comme un rêve la robe de Mireille entre les oliviers latins ? Pourquoi votre groupement, inspiré comme une ode de Verdaguer, attendri comme une idylle d'Aubanel, n'aurait-il pas pour le haut renom de notre petite patrie Catalane, les destins résolus des Troubadours et des Félibres ?

La Coupe sainte, jadis offerte par les catalans aux poètes de Provence, peut nous revenir pleine du vin de l'inspiration ; et nos poètes nous verseront encore l'ivresse lyrique des Damase Calvet et des Victor Balaguer.

*« Coupe sainte et débordante verse à pleins bords,  
verse à flots l'enthousiasme et l'énergie des forts.*

*Coupo santo e versanto... »*

Qui sait si le raisin de la Crau avec tous ses pampres, dont s'enchantait l'âme de Lamartine, ne se suspend pas, savoureux et déjà mûr, à la treille d'un de nos paysans ! La fleur de poésie fleurit toujours en un coin ignoré du terroir. C'est affaire au poète de l'y découvrir et d'en faire sa gerbe lorsque s'est épuisée la flore qui pousse dans les plate-bandes des jardins officiels. « Le sol natal est un inépuisable réservoir de forces et le moins fallacieux des inspireurs. Lorsqu'une longue série de maîtres semblent avoir épuisé tous les sujets littéraires, tari autour d'eux toutes les sources de l'originalité, c'est en province, c'est chez soi qu'il faut revenir si l'on veut être autre chose qu'un écho ou un parasite ».

Et, la preuve de cette assertion, vous la trouverez dans le succès des Theuriet et des Daudet, des Pouvillon et des George Beaume, des François Fabié, des Gabriel Vicaire, des Vermenouze, des Delbousquet, des Henri Muchart. « Revenir au sol natal, c'est revenir à la nature et à la vie ; c'est revoir avec ses yeux d'enfant, c'est-à-dire avec des yeux dont aucune éducation n'a faussé la rétine. En prenant possession de son milieu, on prend possession de sa personnalité ».

Toutes ces choses vous vous les êtes dites, Messieurs, avant de lire Paul Bourget et Hippolyte Taine. Vous les avez développées dans les premiers feuillets de votre *Revue Catalane*. Que vous restait-il à faire sinon de réunir les éléments épars d'une manifestation littéraire qui, pour être individuelle et clairsemée, n'en fut pas moins persistante et fidèle au sens de la tradition et de la race.

La voix des poètes catalans ne fut jamais muette autour des remparts de Perpignan.

Seulement... pendant que le Félibrige s'organisait en groupe littéraire et fondait, dès le 21 mai 1854, une association destinée à modifier si profondément le caractère de la littérature méridionale, qu'il passait le Rhône en 1859, pour rentrer dans Nîmes, où Roumanille, Aubanel et Mistral parlaient en vers et en prose devant une salle enthousiaste ; et que, le 21 août 1861, l'Académie Française ouvrait ses salons à Mirville et posait sur sa jolie tête brune la couronne de ses lauréats...

— Nos poètes anonymes allumaient un feu de roseaux sous les cyprès des jardins de Saint-Jacques, et tout en dégustant une *cargolada* s'ébaudissaient aux joyeusetés des *Foresters à la comedia*.

Plus tard, pendant que l'Anglais Bonaparte Wyse, fils de Lœtitia Bonaparte et de Thomas Wyse, ambassadeur à Athènes, rêvait d'une sorte de fédération littéraire entre tous les pays de race latine et donnait déjà à son rêve le nom d'Empire du soleil ; que le baron de Tourtoulon fondait la *Revue des langues romanes* ; et, qu'aux fêtes centenaires de Pétrarque la gloire du délicieux amant de Laure se célébrait en français, en provençal, en italien, en catalan ; que le Félibrige dressant ses statuts, distribuait ses maintenances, épinglant la cigale d'or à la boutonnière de ses Majoraux et mettait sur le front de ses Capoulié l'étoile d'or aux sept rayons... que faisons-nous à Perpignan ?

— Vos poètes rapprochaient leur chaise au coin du feu, et sous la cheminée du Cercle, pendant que la tramontane tourmentait au dehors les girouettes sur les toits, se racontaient avec des éclats de rire les fables gauloises de Puiggari...

Pendant qu'un mouvement semblable à celui de Provence existait depuis longtemps de l'autre côté des Pyrénées, que les jeux floraux de Barcelone ressuscitaient dans toute la grâce de leurs jeunes reines, l'élégance des anciennes cours d'amour ; que le

*Gayler del Llobregat*, de Rubio y Ors, datait historiquement la renaissance romane en Catalogne ; que Serafi Pitarra triomphait au théâtre Romeu ; et que Verdaguer écrivait les premières strophes de l'*Atlantide*... que faisons-nous, Messieurs, au pied du Canigou ? — Nous revenions de Mailloles, le panier vide et les yeux contents, égrenant sur la route les épisodes assurément dépourvus de grandeur du *Bourrou de Pia* !

Rassurez-vous, Messieurs, je sais combien il serait injuste de vouloir faire tenir dans un aussi brusque raccourci, tout le dessin de notre effort poétique dans le siècle dernier. Le savant auteur des *Etudes de littérature méridionale*, que je vois au milieu de nous, ne me pardonnerait pas d'avoir ignoré et les *Flors de Canigo* de Courtais ; et les *Catalanes y catalanades* de Mossen Rous — et les *Bruxàs de Carança* d'Antoni Jofre, publiées par lo Pastorellet de la Vall d'Arles — et la *Garbera catalana* de Mossen Bonafont — et la *Immaculada* de Mossen Boher — et *Recorts de Rossello* de Talrich — et *Refilets*, de J. Delpont...

Ceci c'est le passé, Messieurs. Vous avez compris que de plus légitimes orgueils sont réservés à notre langue maternelle. Le catalan ne saurait être le seul truchement des fabliaux gaillards, des chansons après boire, des contes uniquement digestifs. Vous savez tout ce qu'il peut contenir d'émotion et de grâce, d'énergie et de beauté dans un simple couplet de nos chansons populaires. Vous savez, depuis Verdaguer, que les plus hautes pensées peuvent se draper dans le manteau de pourpre de l'épopée catalane. Et vous vous êtes mis en devoir d'épousseter notre garde-robe linguale, de débarrasser de leurs poussières les velours et les soies de notre vocabulaire, de sauver de l'oubli et des vers les parures de notre dictionnaire.

Il serait injuste de ne pas saluer en passant deux de nos poètes contemporains qu'une même piété filiale avait poussé, il y a déjà quelques vingt ans, au même geste de restauration de notre langue maternelle : Pépratx et Saisset, l'auteur du *Pa de casa* et l'auteur du *Casamen tremblan*.

Vous, Messieurs, vous vous êtes groupés, et pour que votre groupement eut une action plus efficace, plus rapide, moins incertaine du but et des moyens, vous vous êtes donné un programme : le programme du Félibrige à ses débuts. A côté de la langue offi-

cielle vous avez déclaré qu'il était juste et bon de restaurer le verbe local. Vous ne trouvez point étrange que trois siècles après Richelieu et deux siècles après la Révolution, dans la patrie de Racine, de Voltaire, de Victor Hugo, des poètes songent à parler une autre langue que la langue française. Vous vous scandaliseriez plutôt de l'assertion rencontrée sous le doigt en feuilletant *Les Origines de la Langue française* : « Le jargon des rues d'Agen, un patois sans règles, sans flexion, sans titres de noblesse, du mauvais français en un mot, dont tout le mérite consiste à dire *barquo* pour *barque*, *foulo* pour *foule*, cela ne devrait pas s'écrire et c'est un signe alarmant qu'en dehors d'Agen on ait pu l'admirer... » Et, bien que dans la pensée de Renan, Toulouse ou Perpignan ce fut toujours Agen, vous ne vous êtes pas senti ébranlé dans vos convictions par l'opinion d'un des maîtres de la pensée moderne, car le génie lui-même a parfois de ces défaillances. On peut avoir évoqué magnifiquement Pallas devant les splendeurs de l'Acropole et relevé avec autorité ce qu'il y a de poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace, et rester aveugle à l'aube qui se lève sur l'*Empire du soleil*.

Cette aurore vous est familière, Messieurs, et vous levez vers elle vos âmes émerveillées. Et vous vous dites avec M. de Berluc-Perussis :

« Pourquoi, lorsque nous avons en mains deux instruments merveilleux, briser l'un ou interdire l'autre ? Tandis que de deux idiomes également chers, le premier nous attache au sol paternel et le second nous met en communion d'idées avec l'univers entier, pourquoi établir entre eux une lutte impie ? Ne pouvons-nous parler celui-ci et chanter avec celui-là ? Nos pères, au temps de Strabon étaient déjà bilingues ; c'est notre cachet distinctif parmi les provinces de France, c'est notre fierté justifiée d'avoir deux littératures. »

Et il vous apparaît que c'est faire œuvre de bon Français que d'enrichir de ces dialectes provinciaux le trésor littéraire de la France. Et, c'est sur les lèvres des enfants de nos écoles, sur les lèvres des enfants du peuple, qu'il vous a plu d'entendre chanter à nouveau la musique de nos strophes catalanes ; c'est aux pages de leur cahier d'écolier que vous avez confié la mémoire sacrée des Ancêtres et l'histoire de notre Race. L'enfant c'est l'avenir

plein de frissons et de mystères. C'est à l'enfant que vous avez dit :

« A l'heure même où le rêve social se fait international et universel, la tendresse humaine éprouve le besoin plus pressant de se pencher sur le berceau de son origine et vient se réchauffer sur le seuil qui riait à son départ pour la conquête des âmes et des peuples.

« Plus le monde vieillit et use, en quelque sorte, sa sensibilité à l'élaboration des multiples problèmes du bonheur mondial, plus aisément aussi, toute petite patrie trouve, dans le moment qui passe : un philologue pour colliger ce qui reste de son antique langage, un penseur pour expliquer ses origines et sa destinée, un archéologue pour sauver les débris sacrés de ses marbres, un poète pour magnifier son passé et proclamer la beauté de son avenir. Les bornes géographiques se déplacent, les Etats modifient leur constitution et leurs frontières, des traités se parapent, se raturent, s'organisent ou se déchirent dans l'écroulement des jours, des hommes et des choses, un autel reste debout, idéal, adorable et vénéré : la pierre du clocher natal.

« Car, l'amour du clocher natal n'est pas une vaine formule. Les mots sont engendrés par les idées, mais les idées sont, elles-mêmes, les filles du sang hérité de nos ancêtres. Et ceci explique tout l'émoi dont nous frémissons à la seule audition d'un mot de l'idiome maternel. C'est par la langue patriale que nous conseille la voix des morts. Et les morts nous apprennent toute la vie. C'est l'âme même de toute la Race qui se réveille un matin, dans le chant d'une strophe sur les lèvres du vigneron qui traverse son champ de vigne et d'oliviers.

« L'on ne saurait donc témoigner assez de vénération pour cette aïeule vénérable qu'est notre langue catalane. Sauvons de l'oubli, Messieurs, et remettons en honneur

*Les patois pailletés de syllabes chantantes.*

« Toute l'énergie confiante et laborieuse de notre petit peuple de jardiniers s'exprime allègrement et nous donne une leçon d'endurance et d'effort dans les couplets de l'*Hourtoulane*. — Tout le sens de sa vie sentimentale et de la poésie de notre race rêveuse se découvre et se berce en les mélancoliques mélopées de

la *Beppa* et du *Pardal*. — Et c'est notre petite Patrie elle-même, et l'orgueil de son âme et la hauteur de ses espoirs et la beauté de notre coin de terre, des plages d'Argelès aux pics neigeux du Carlitte et des Albères, qui se hausse et s'affirme et se manifeste dans l'hosannah grandiose et ému des *Montanyas regaladas*.

« Que la langue catalane vive et chante toujours, Messieurs, sur les lèvres de nos enfants comme elle a chanté sur les lèvres de nos pères. Car, comme l'a dit le catalan Francesch Bartrina,

« Qui no estima la llengua dels pares mereix esser mut ! »

« Qu'il soit muet à jamais celui qui renie la langue de sa mère et de son pays ! »



#### Rapport du Secrétaire

MESDAMES,  
MESSIEURS,  
CHERS CONFRÈRES,

C'est pour moi un grand honneur d'avoir à vous parler aujourd'hui de nos premiers jeux floraux au nom du jury du Concours de langue catalane.

Comme secrétaire de la Société qui a organisé ce concours et cette fête, vous me permettrez tout d'abord de me réjouir, avec vous, des résultats obtenus, malgré les difficultés de toutes sortes que nous avons eu à surmonter.

La première de ces difficultés est d'ordre financier.

Après avoir trouvé des ressources suffisantes pour parer aux frais relativement considérables que nécessite la publication mensuelle de la *Revue Catalane*, notre société naissante pouvait-elle s'engager encore dans la voie des dépenses et s'imposer de nouveaux sacrifices pécuniaires pour organiser ce concours d'enfants alors que notre dévoué trésorier bouclait tout juste son budget ?

La question valait la peine d'être examinée. Malgré notre ardent désir de servir une cause que, contrairement à l'opinion de certains, nous persistons à croire juste et patriotique, il y eut parmi nous un long moment d'hésitation.

Nous eûmes alors l'idée (riche, pourrais-je dire) de faire appel à la générosité de quelques membres fortunés de notre Société

et comme nous étions sûrs qu'on ne frappe jamais en vain à leur porte lorsqu'il s'agit d'entreprises généreuses et désintéressées, cette première difficulté nous apparut plus facile à vaincre.

Je ne dirai pas le nom de ces bons Roussillonnais qui nous ont permis de faire œuvre utile parce que je ne veux pas blesser leur modestie. Mais c'est pour moi une grande joie de les remercier publiquement et officiellement au nom du Bureau et du Conseil d'administration. Je souhaite surtout que leur exemple soit imité pour les concours futurs.



Une autre difficulté nous avait un instant arrêtés. Je veux parler du texte catalan à donner aux concurrents. Fallait-il leur donner à traduire une page choisie dans les œuvres des maîtres de la littérature catalane ? Dans ce cas, nous nous exposions à un échec certain. La langue catalane, en Roussillon, est la langue préférée des enfants, mais elle n'existe, pour eux, qu'à l'état de langue parlée. Dès qu'il s'agit de lire cette langue qu'ils ont apprise sur les genoux de leur mère par l'audition seulement, ils ne la comprennent plus. Dans ces conditions, il était impossible de songer à mettre sous les yeux des enfants un texte qu'ils n'auraient pas compris.

Fallait-il, au contraire, choisir parmi nos écrivains roussillonnais celui dont la langue se rapproche le plus du langage populaire ? Dans ce cas nous n'avions qu'à puiser dans l'œuvre de notre inimitable Saisset, comprise de tout le monde parce qu'elle a été écrite pour tout le monde.

Mais, là encore, nous nous heurtions à une grosse difficulté. Les œuvres de Saisset sont écrites en orthographe phonétique. Or, nous ne pouvions pas mettre sous les yeux des enfants cette orthographe sans compromettre du même coup le but que nous poursuivons.

Nombreux sont les Roussillonnais qui se figurent qu'en écrivant comme Saisset on écrit en catalan français et qu'au contraire on écrit en catalan espagnol lorsqu'on emploie la véritable orthographe catalane. C'est précisément, là, l'erreur que nous voulons combattre. S'il existe une nuance entre le parler de Catalogne et le parler du Roussillon (nuance qui n'a pas toujours existé) nous

affirmons que l'orthographe catalane est et doit rester la même des deux côtés des Pyrénées.

L'orthographe française de Saisset ne peut pas, ne doit pas être donnée comme modèle, d'abord parce qu'elle est contraire à l'étymologie, et ensuite et surtout parce qu'elle met le lecteur roussillonnais dans l'impossibilité absolue de lire les œuvres des littérateurs catalans anciens et modernes.

Il nous restait une solution : emprunter un texte à Saisset et l'écrire en orthographe catalane véritable avec, au-dessous de chaque ligne, l'orthographe phonétique du poète destinée seulement, à guider les enfants dans la prononciation. C'est cette solution que nous avons adoptée.



Mais, au dernier moment, une nouvelle difficulté nous attendait qui nous a tout d'abord paru insurmontable : notre concours, disaient les journaux de Paris, venait d'être interdit par dépêche ministérielle. A cette nouvelle la stupéfaction fut telle, dans les milieux régionalistes de France et d'Espagne, que des lettres nous parvinrent de toutes parts, nous demandant des explications complémentaires sur l'incroyable prohibition dont notre concours était l'objet.

Heureusement, il n'y avait dans tout cela qu'un malentendu et ce nouvel obstacle fut aplani sans peine.

Je n'entrerai pas dans le détail de mille autres difficultés inhérentes à toute tentative nouvelle. Ce rapide aperçu suffit pour vous montrer que l'organisation de nos premiers Jeux floraux a été laborieuse. D'ailleurs nous nous y attendions un peu, sachant bien que le premier pas est toujours le plus difficile.

Espérons que ce premier effort ne sera pas perdu et que les Jeux floraux de la Société d'études catalanes pourront donner chaque année dans cette salle à ceux qui ont au cœur l'amour de la petite patrie l'occasion de glorifier le parler de nos aïeux.

En ce temps où l'on discute l'idée de Patrie, pour la raison bien simple que tout peut être discuté, il n'est pas mauvais que la voix du régionalisme s'élève pour dire à ceux qui croient avoir le monopole, soit du patriotisme, soit de l'internationalisme : « Si vous voulez prouver votre amour pour l'Humanité, prouvez d'abord votre

amour pour la France, notre *grande patrie* à laquelle nous sommes fiers d'appartenir.

« Et si vous voulez prouver votre amour pour la France, prouvez d'abord votre amour pour la *petite patrie* et votre attachement inébranlable à la langue de vos pères. »

Ayme moun vilaje may que toun vilaje,  
Ayme ma Prouvenço may que ta Prouvenço,  
Ayme la Françaço may que tout.

Cette parole, vraiment humaine, du poète provençal sera, quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, une parole éternellement vraie.



J'arrive enfin au concours lui-même et vous m'excuserez si je me suis laissé entraîner dans des développements un peu longs peut-être mais utiles.

Le nombre des concurrents inscrits s'est élevé à 52.

Sur ce nombre, 25 craignant peut-être de désobéir à la circulaire du ministre de l'Instruction publique, n'ont pas envoyé leur travail, et se sont ainsi éliminés d'eux-mêmes.

27 ont pris part au concours écrit.

5 ont été éliminés par le jury.

22 ont été admis à subir l'épreuve orale et ont tous obtenu la moyenne à cette épreuve.

Les concurrents ont été classés en 4 sections :

1<sup>re</sup> section. — Enfants de 15 ans.

2<sup>me</sup> section. — Enfants de 13 et 14 ans.

3<sup>me</sup> section. — Enfants de 11 et 12 ans.

4<sup>me</sup> section. — Enfants de 10 ans.

Dans chaque section les élèves ont été classés par ordre de mérite d'après la note de l'épreuve écrite et celle de l'épreuve orale.

L'épreuve orale (récitation en public d'un texte catalan) a eu lieu le dimanche 26 mai et a donné de bons résultats. Les élèves avaient eu d'ailleurs largement le temps de s'y préparer.

L'épreuve écrite, au contraire, a été faible. Le texte était cependant très facile à comprendre. Mais il contenait de réelles difficultés de traduction. (Voir ce texte dans la Revue n° 3, page 78.)

Les trois-quarts des concurrents n'ont pas vu grand' chose au texte proposé. Trois copies à peine atteignent ou dépassent la moyenne. Il y a, dans les travaux envoyés, non seulement des fautes d'orthographe, mais encore, ce qui est plus grave, de grossières fautes de français.

Les enfants n'ont pas tenu compte des conseils qui leur avaient été donnés dans la brochure du concours. Beaucoup ont écrit leur traduction en conservant la construction catalane et n'ont pas su donner aux phrases une tournure vraiment française. Quelques traductions ont été faites d'une façon inintelligente. Des fautes émaillent même les copies les moins mauvaises.

Les mots « *alegra y granda* », « *miranda* », les locutions « *de llarch á llarch* », « *com dins de la closca 'l pinyó* », « *de pertot* », « *entre-mitg* » n'ont pas été compris en général. La fin « *Hom diria gegants pastors* » a été généralement manquée.

Bref, les travaux sont médiocres, mais ce n'est là qu'un commencement. Les enfants de nos écoles ne sont pas habitués à la traduction et il ne faut pas s'étonner si, du premier coup, ils ne réussissent pas très bien.



Le catalan, dit-on, est l'unique cause du mauvais français que parlent et écrivent nos enfants. Nous sommes absolument de cet avis.

Mais si ce catalan, qu'on prohibe vainement à l'école, était au contraire employé comme moyen d'enseigner le français nous sommes certains que les enfants, habitués désormais, au rapprochement des tournures françaises et catalanes, ne les confondraient plus. Ils parleraient le français avec des tournures bien françaises et le catalan avec les expressions qui lui sont propres.

Après avoir corrigé les travaux des concurrents, l'un des membres du jury, M. Jean Amade, professeur agrégé au lycée de Montpellier, n'a pu s'empêcher de dire : « Je trouve cela très curieux, et je suis cependant blasé sur les copies d'élèves. »

Je comprends sans peine ce cri du cœur de mon ami Amade. Ce « c'est curieux » dans la bouche d'un professeur de l'enseignement secondaire signifie : C'est gauche, c'est maladroit, c'est naïf.

Les trois-quarts des concurrents n'ont pas vu grand' chose au texte proposé. Trois copies à peine atteignent ou dépassent la moyenne. Il y a, dans les travaux envoyés, non seulement des fautes d'orthographe, mais encore, ce qui est plus grave, de grossières fautes de français.

Les enfants n'ont pas tenu compte des conseils qui leur avaient été donnés dans la brochure du concours. Beaucoup ont écrit leur traduction en conservant la construction catalane et n'ont pas su donner aux phrases une tournure vraiment française. Quelques traductions ont été faites d'une façon inintelligente. Des fautes émaillent même les copies les moins mauvaises.

Les mots « *alegra y granda* », « *miranda* », les locutions « *de llarch á llarch* », « *com dins de la closca 'l pinyó* », « *de pertot* », « *entre-mitg* » n'ont pas été compris en général. La fin « *Hom diria gegants pastors* » a été généralement manquée.

Bref, les travaux sont médiocres, mais ce n'est là qu'un commencement. Les enfants de nos écoles ne sont pas habitués à la traduction et il ne faut pas s'étonner si, du premier coup, ils ne réussissent pas très bien.



Le catalan, dit-on, est l'unique cause du mauvais français que parlent et écrivent nos enfants. Nous sommes absolument de cet avis.

Mais si ce catalan, qu'on prohibe vainement à l'école, était au contraire employé comme moyen d'enseigner le français nous sommes certains que les enfants, habitués désormais, au rapprochement des tournures françaises et catalanes, ne les confondraient plus. Ils parleraient le français avec des tournures bien françaises et le catalan avec les expressions qui lui sont propres.

Après avoir corrigé les travaux des concurrents, l'un des membres du jury, M. Jean Amade, professeur agrégé au lycée de Montpellier, n'a pu s'empêcher de dire : « Je trouve cela très curieux, et je suis cependant blasé sur les copies d'élèves. »

Je comprends sans peine ce cri du cœur de mon ami Amade. Ce « c'est curieux » dans la bouche d'un professeur de l'enseignement secondaire signifie : C'est gauche, c'est maladroit, c'est naïf.

Il ne pouvait en être autrement. Les enfants n'ont jamais été mis en présence d'un texte à traduire. Ils sont novices, et ils traduisent comme tels, naïvement, maladroitement, quelquefois sans chercher à bien comprendre le sens, alors que les petits lycéens, habitués à ces exercices, trouvent plus facilement le mot propre et la forme correcte. C'est ce qui explique, dans une certaine mesure, la différence notable qu'on constate plus tard entre le langage du paysan, élevé à l'école gratuite, et celui du bourgeois, à la disposition duquel la République met ses collèges et ses lycées.

Un autre membre du jury, notre ami M. Talut, professeur agrégé au lycée Condorcet, après avoir constaté que l'ensemble n'est pas brillant et que quelques copies manifestent une ignorance à peu près complète de la syntaxe française, déclare qu'il y avait, dans le morceau à traduire, de réelles difficultés et ajoute que les élèves manquent d'entraînement.

Souhaitons donc que cet entraînement leur soit donné dans les familles et espérons surtout qu'un jour viendra où la version catalane, franchissant enfin le seuil de l'école primaire, rendra aux enfants du peuple les mêmes services que la version latine aux enfants de la bourgeoisie.



Mais je ne puis conclure sans dire un mot de l'effort sérieux constaté dans un certain nombre de devoirs.

Il y a eu effort, par exemple, pour traduire le premier vers :

Un dia vaig montar....

Le catalan a deux passés définis : l'un composé, l'autre simple ; le français n'en a qu'un, le passé défini simple ; et, chose curieuse, c'est en France, c'est en Roussillon que le passé défini composé est le plus employé alors qu'au contraire les catalans de l'autre côté des Pyrénées emploient le passé défini simple comme en français.

Certains élèves ont compris ; d'autres ont traduit par le passé indéfini parce qu'ils ont été hypnotisés par l'auxiliaire *vaig*.

Il y a eu effort également pour traduire *miranda*.

Ah ! quina vista alegre y granda  
Vos ofereix aqueixa miranda

Il ne pouvait en être autrement. Les enfants n'ont jamais été mis en présence d'un texte à traduire. Ils sont novices, et ils traduisent comme tels, naïvement, maladroitement, quelquefois sans chercher à bien comprendre le sens, alors que les petits lycéens, habitués à ces exercices, trouvent plus facilement le mot propre et la forme correcte. C'est ce qui explique, dans une certaine mesure, la différence notable qu'on constate plus tard entre le langage du paysan, élevé à l'école gratuite, et celui du bourgeois, à la disposition duquel la République met ses collèges et ses lycées.

Un autre membre du jury, notre ami M. Talut, professeur agrégé au lycée Condorcet, après avoir constaté que l'ensemble n'est pas brillant et que quelques copies manifestent une ignorance à peu près complète de la syntaxe française, déclare qu'il y avait, dans le morceau à traduire, de réelles difficultés et ajoute que les élèves manquent d'entraînement.

Souhaitons donc que cet entraînement leur soit donné dans les familles et espérons surtout qu'un jour viendra où la version catalane, franchissant enfin le seuil de l'école primaire, rendra aux enfants du peuple les mêmes services que la version latine aux enfants de la bourgeoisie.



Mais je ne puis conclure sans dire un mot de l'effort sérieux constaté dans un certain nombre de devoirs.

Il y a eu effort, par exemple, pour traduire le premier vers :

Un dia vaig montar....

Le catalan a deux passés définis : l'un composé, l'autre simple ; le français n'en a qu'un, le passé défini simple ; et, chose curieuse, c'est en France, c'est en Roussillon que le passé défini composé est le plus employé alors qu'au contraire les catalans de l'autre côté des Pyrénées emploient le passé défini simple comme en français.

Certains élèves ont compris ; d'autres ont traduit par le passé indéfini parce qu'ils ont été hypnotisés par l'auxiliaire *vaig*.

Il y a eu effort également pour traduire *miranda*.

Ah ! quina vista alegre y granda  
Vos ofereix aqueixa miranda

On s'est demandé si *miranda* signifiait l'endroit d'où l'on mire ou bien ce que l'on mire. Et alors nous avons eu pour *miranda* une foule de traductions différentes parmi lesquelles nous citerons : point de vue, panorama, curiosité, regard, merveille, beau spectacle, observatoire, vue, belvédère, beauté, admiration. Certains enfants ont cru même que *mirande* était français et se sont contentés de copier le mot *miranda* en le francisant.

Il serait trop long de relever les passages où se devine un effort sérieux de la part de nos jeunes concurrents. Qu'il nous suffise de dire en terminant, que notre premier essai de concours a donné les résultats que nous en attendions : les élèves ont travaillé et par conséquent réfléchi. Nous ne demandons maintenant qu'une chose : c'est qu'ils continuent à travailler et à réfléchir, non plus tout seuls et sans guide, mais sous la direction de leurs maîtres. Les exercices de traduction que nous leur proposons de continuer seront certainement pour eux le plus sûr moyen d'arriver à perfectionner leur connaissance de la langue française, en même temps qu'ils leur permettront de parler la langue catalane avec plus de correction.

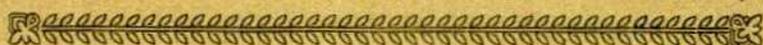
*Le rapporteur du Concours,*  
LOUIS PASTRE.



## PROVERBES CATALANS



15. Entre llops se mosseguen pas.
16. Fa més un que sap que cent que cerquen.
17. Fan més quatre ulls que dos.
18. Fes t'hi bon home, que Deu t'ajudara.
19. Gota-gota fa gorch.
20. Gent de vi, gent de perqui perqui.
21. Gent de banys, gent de poch's anys.
22. Qui llengua te, à Roma va.
23. Los bons comptes fan los bons amichs.
24. Lo treball es santa vida.
25. Lo gat prega pel descuydat.



## La Cinta maravellosa

(Llegenda rossellonesa)



I

Contan d'un pastor  
natiu de Mirmanda  
qu'anava, de nits,  
á la Cantarana...  
Hont vas, lo pastor  
dins la nit gelada ?  
Pel córrech amunt  
l'aspre tramontana,  
los ciures vinclant,  
xiscla, endemoniada...  
no sabs que potser,  
potser l'encantada,  
per vinyes y prats  
estén sa bugada ?  
Lo pastor s'en riu.  
Solet s'en anava,  
y boy somiant  
la seua estimada,  
la que ten ulls vius  
y cofa galana,  
la que sab ballar  
millor la sardana  
y millor cuynar  
la sopa escaldada.  
Cor enamorat  
no creny la ventada.

II

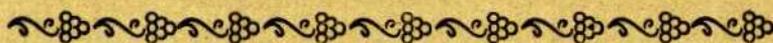
Ne veu un palau  
cuan no hi pensava...  
la torre qu'hi há  
n'es afillorada  
y sembla un fil d'or,

sembla un fil d'aranya ;  
lo palau n'es blanch,  
las portes daurades...  
Estesa al entorn  
trova la bugada,  
bocins de mirall  
hont s'enmirallava  
dels ciures l'aixám...  
Ay ! quina frisança !  
li sembla haver vist  
alli l'encantada...  
Princesa, li diu,  
princesa nevada,  
un jove atrevit  
perdó vos demana...

III

S'enrotlla als seus peus  
una cinta blanca ;  
un dols remoreig  
ven de l'estelada :  
Per dona tindrás  
la qu'has desitjada,  
la que ten ulls vius  
y cofa galana,  
la que sab ballar  
millor la sardana  
y millor cuynar  
la sopa escaldada...  
Riquesa tindrás  
sota la teulada,  
vestits de vellut  
y bona maynada.

Joseph Pons.



## Langue française et langue catalane



*A mon ami, le docteur Benet R. Barrios,  
voyageur enthousiaste et persuasif de la langue catalane.*

Le catalan est encore vivace dans le Roussillon : il est resté la langue du foyer et de l'intimité, celle du propriétaire, du paysan et de l'ouvrier ; ceux qui, par sottise ou par ignorance, la répudient pour leurs enfants comme un patois sans valeur, sans passé, sans beautés et sans gloire, sont obligés de l'employer à la maison avec leurs serviteurs, au dehors avec leurs amis et dans tous leurs travaux.

Mais notre sol fécond ne nourrit pas seulement des Catalans, nous sommes Français et beaucoup de nos compatriotes des autres provinces vivent parmi nous. Avec ceux qui, de Bordeaux à Toulon, parlent les divers dialectes de la langue d'oc, nous nous entendons aisément ; avec les autres, nous devons souvent leur répéter en français ce que nous venons d'exprimer en catalan. Avez-vous remarqué la difficulté de cette opération ? notre pensée est claire et précise, nous lui avons trouvé sans hésitation la forme et les mots catalans qui la révèlent toute entière, sans ambiguïté ; et maintenant, pour l'habiller en français, nous sommes gênés, nous cherchons et ne rencontrons pas les tournures, les vocables équivalents, nous débitons des périphrases, nous louvoyons au lieu d'aller droit au but ; bref nous ne manifestons plus cette pensée avec la même précision saisissante, nous la délayons, nous l'obscurcissons, nous l'affaiblissons.

Comment expliquer cet embarras, je dirais presque cette impuissance ? « Rien de plus simple, me répondra-t-on, vous avez pour toutes les affaires domestiques, l'habitude de parler catalan et vous ignorez les expressions françaises correspondantes. » Catalan d'inclination, d'adoption, non d'origine, né sur les bords de la Loire, n'ayant jamais entendu que le français autour de mon berceau,

j'avoue que cette affirmation n'est pas sans quelque fondement ; certaines locutions particulières au ménage qui pendant mon enfance frappaient chaque jour mes oreilles, sont inconnues ici, j'en ai moi-même désappris l'usage et quand elles me reviennent à la bouche, je leur trouve une saveur étrange.

Somme toute, ces locutions ne sont pas nombreuses et l'argument n'a pas grande portée. La vérité est que pour la vie familiale, pour traduire les sentiments du cœur et les besoins du corps, le catalan est incomparablement plus riche que le français : à chaque expression française correspondent deux ou trois équivalents qui n'ont pas entièrement la même signification, dont chacun indique une nuance que le français ne rend qu'à l'aide de plusieurs mots. La version d'un livre catalan confirme l'expérience quotidienne ; l'on constate souvent que le terme français synonyme manque ou n'est plus usité, il faut recourir à quelque mot plus général flanqué d'un qualificatif, d'un complément ou d'une incidence. Ainsi cent lignes de catalan donnent en moyenne cent vingt lignes de français.

Cette inégalité de rapports avec notre langue nationale n'est pas exclusive au catalan ; un de mes oncles, qui a beaucoup vécu en Espagne et en Italie, déclare que les langues plus complètes de ces deux pays lui semblaient de vrais patois, surtout en comparaison de celles que parlent nos poètes et nos orateurs. L'abondance de l'italien, prodigieuse, excessive, est un défaut tout comme la pauvreté ; devant une douzaine d'expressions pour la même idée, autant de mots pour un seul objet, l'écrivain hésite comme un touriste entre douze chemins qui mènent au même endroit ; il craint, soit de prendre un sentier trop battu et par suite dédaigné, soit de se singulariser par le choix d'une route peu connue. Le castillan est également très riche. Quand on ouvre un dictionnaire français-italien ou français-espagnol, on s'étonne, comme avec le catalan, des nombreux vocables étrangers afférents à chacun des nôtres, surtout de ceux qui se rapportent à nos fonctions les plus naturelles et les plus simples. Si nous avons deux manières de dire une nécessité, un désir, un plaisir, une douleur, les Espagnols et les Italiens en ont cinq ou six ; ou bien si, par hasard, nous en avons autant qu'eux, les bienséances surgissent par malheur et proscrivent la moitié des nôtres ; des conventions ridicules, une tradition ab-

surde et tyrannique rejettent, comme grossières et de mauvais ton, les expressions justes, exactes, les plus adéquates à l'acte et à la pensée.

Pourquoi? par pudeur, par vertu, par hypocrisie... Le mal ne saurait exister dans les besoins nécessaires, imprescindibles de la nature humaine, un mot ne saurait être vulgaire ou malpropre par essence, la bassesse et la saleté qu'on lui reproche ne sont qu'empruntées; si elles existent, c'est seulement dans la pensée de celui qui le prononce ou l'écoute, et qui les lui donne.

Peut-être les procédés polissent-ils et ennoblissent-ils une langue; à coup sûr, ils l'appauvrissent et l'émasculent; ils en font une grande dame réservée, mince, élégante, distinguée, de bonne compagnie, mais guindée, solennelle, sèche et pâle qui suscite le regret de la robuste vigueur, l'agréable embonpoint, les belles couleurs et l'allure désinvolte de la fille du peuple, villageoise ou citadine.

Le français a subi cette transformation au xvii<sup>e</sup> siècle. Tout y concourut: la réaction qui se produisit, après les troubles et la licence de la Fronde, en faveur de l'ordre et la morale, puis s'exagéra jusqu'à l'absolutisme royal et la pudibonderie de Louis XIV vieillissant, la folie de délicatesse et de bel esprit qui s'empara de nombreuses femmes et leur a mérité le nom de Précieuses ridicules, l'influence des grammairiens poussant à l'excès les doctrines de Malherbe, de l'Académie récemment organisée, s'attachant à régler, nettoyer la langue pour prouver son utilité, enfin et surtout le cartésianisme purement raisonneur et spéculatif qui négligeait le corps et les sens au profit de l'esprit et de l'intelligence.

Notre langue nationale devint, ainsi, tranquille et majestueuse comme la mer par un temps calme, claire comme le cristal, précise comme un théorème; elle prit cette franchise, cette loyauté, cette probité rigoureuses que loue Rivarol; mais, ces avantages incontestables, elle les acquit de ses deniers, au prix de pénibles sacrifices, en écornant, réduisant son capital. Ce fut une vraie Saint-Barthélemy de mots soi-disant triviaux parce qu'ils constituaient des images trop saisissantes, qu'ils représentaient trop énergiquement l'idée, surtout le geste et l'action. La grâce naïve et séduisante de nos vieux auteurs se perd avec La Fontaine, une régularité un peu monotone remplace leur charmante fantaisie, leur

marche libre, souple, imprévue ; au lieu de leur corpulence pleine d'attraits solides, de leur abondance prolix, mais pittoresque et savoureuse, leurs successeurs ajoutent les unes aux autres des phrases courtes, au moule étroit et uniforme, où la vivacité tient parfois lieu de souffle, où l'expression toujours nerveuse semble souvent un peu grêle.

Evidemment, je généralise trop et j'exagère pour montrer davantage les inconvénients du changement. Je ne nie nullement les qualités de notre belle langue française, la logique de sa construction, la rigoureuse précision de ses termes qui la font épouser la pensée comme une tunique mouillée sur le corps humain, qui la rendent un admirable instrument de dialectique, un merveilleux outil de la raison.

Mais l'homme n'est pas tout esprit, tout cerveau : il a du cœur, de l'imagination et de la chair, des sentiments, des images et des sensations. Je ne prétends pas que notre langue ne sache pas (mouvoir, plaire et décrire autant que le peuvent désirer le poète et l'orateur, trois siècles de littérature, cent chefs-d'œuvre protesteraient brillamment contre une aussi stupide assertion ; j'estime seulement que, sous ce rapport, la langue de Montaigne est supérieure à celle de La Bruyère, celle de Rabelais à celle de Voltaire, celle de Calvin dans sa première manière, à celle de Rousseau, et je crois que le français aurait bien pu, dans son évolution vers la perfection, développer les caractères distinctifs de clarté, précision, probité qui sont sa plus grande gloire en restant davantage ce « parler succulent et nerveux, court et serré, non tant délicat et peigné, comme véhément et brusque » que dépeint Montaigne et dont il a donné le modèle achevé.

Au xix<sup>e</sup> siècle, les romantiques ont essayé de réparer le mal causé au xvii<sup>e</sup> siècle ; ils ont puisé chez nos vieux auteurs, ont remis en honneur quelques-unes de leurs tournures et de leurs vieilles expressions ; l'entreprise était louable, elle n'a pas eu grand succès. Quand une langue a produit deux siècles de chefs-d'œuvre, il est bien plus difficile, je ne dis pas de la modifier, c'est l'affaire du temps et de l'usage, mais seulement de l'influencer, que jadis, pendant son adolescence, de préparer et façonner sa maturité suivant des principes, excellents, d'accord, mais appliqués avec trop de rigueur. Les temps étaient d'ailleurs bien changés ;

autrefois, une petite société frayait la voie à toute la France qui s'empressait de suivre et d'imiter, maintenant il faudrait persuader, gagner d'abord à sa cause presque tous ses compatriotes.

L'histoire de la langue catalane est bien différente ; comme le français, elle est fille du latin ; la fille aînée semble bien le provençal, la puînée l'italien et le catalan vient ensuite. Un savant trop riche d'imagination, fameux par l'ingéniosité de ses étymologies, veut que ses origines remontent aux aborigènes du pays, à ceux qui le colonisèrent et sur qui les Romains le conquirent ; développé parallèlement au latin, ses ressemblances avec lui proviendraient d'ascendants communs. Suivant une expression vulgaire, cette hypothèse est tirée par les cheveux ; mon savant rappelle les héraldistes qui forgeaient une généalogie de toutes pièces aux bourgeois anoblis ou prolongeaient plus loin dans le passé les aïeux réels d'un grand seigneur. Que le catalan conserve des traces de l'idiome parlé par les aborigènes, c'est probable, mais l'ensemble descend, sans conteste possible, du latin populaire introduit par les soldats romains qui s'implantèrent dans la contrée, prirent des femmes et firent souche..... de Catalans.

La corruption de leur langue fut moins grande et sa transformation plus rapide qu'en Gaule ; un bon latiniste ne comprend pas forcément le français, il entend presque tout le catalan ; c'est que sa gestation a été plus tranquille, le travail de désorganisation et de réorganisation a beaucoup moins subi l'action de peuples étrangers comme les Francs et les Celtes, il s'est effectué presque exclusivement suivant le tempérament particulier des indigènes, c'est-à-dire beaucoup plus logiquement et régulièrement. Les mots sont encore plus contractés et raccourcis qu'en français, la grammaire plus simple ; aucune syntaxe n'est plus réduite et plus claire.

Des langues néo-latines, le provençal atteignit le premier la maturité : il eut d'abord une riche et brillante littérature ; même en Italie, il a longtemps disputé la prééminence à l'italien et l'on ne sait quelle eut été sa destinée si son évolution n'avait pas été subitement arrêtée par la Croisade contre les Albigeois hérétiques, quand avec Simon de Montfort les gens du Nord s'abattirent sur le Midi comme des vautours affamés, mettant tout à feu et à sang, détruisant et massacrant sans pitié, ravageant les campagnes et brûlant les villes. Dante lui-même a hésité entre le provençal et

l'italien, et comme témoignage de son habileté, il a rimé dans la première de ces deux langues, la réponse d'un poète provençal qu'il rencontre en Enfer.

La littérature catalane doit beaucoup au provençal et à l'italien. Longtemps les poètes de la Catalogne et de l'Aragon négligèrent leur idiome maternel pour employer celui des troubadours ; plus tard, Bernard Metge et ses contemporains savaient par cœur Dante, Pétrarque et Boccace ; des anonymes traduisaient le *Décameron* et la *Fiammetta* de Boccace, Bernard Metge se chargeait de la *Griselda* de Pétrarque et Andreu Fabrer, par un tour de force qui prouve l'analogie des deux langues, transportait la *Divine Comédie* dans la langue catalane en conservant souvent aux vers la même tournure et les mêmes rimes.

Malheureusement les poètes catalans empruntèrent à la poésie provençale, et conservèrent ensuite, l'appareil compliqué de ses formes extérieures, son esprit courtois, ses tendances scolastiques, ses sujets quintessenciés ; ils attachèrent trop d'importance au vers, sa mesure, son rythme et sa rime ; ils recherchèrent la noblesse, la délicatesse et la finesse des passions plutôt que leur vérité, leur naturel et leur sincérité ; ils voulurent trop plaire aux grands et aux dames ; le métier tint trop de place dans leurs œuvres, l'inspiration fut souvent absente.

Jamais une telle poésie ne fut moins nationale ; le peuple catalan n'a rien de précieux, ni de subtil ; travailleur et courageux, énergique et persévérant, enthousiaste et railleur, ardent et pratique, conquérant et navigateur, explorateur et marchand, voilà comment l'histoire nous le montre à la même époque, pendant sa longue et glorieuse indépendance du moyen-âge, quand ses négociants trafiquaient jusque sur les côtes du Levant ; quand ses fils créaient un royaume en Morée ; quand son roi Pierre III d'Aragon repoussait victorieusement le roi de France Philippe III, le *Hardi* ; quand ses flottes, commandées par Roger de Lluria, sillonnaient triomphalement la Méditerranée, et que les poissons eux-mêmes s'enorgueillissaient de porter sur leur dos les nobles barres catalanes !

(*A suivre*)

E. LEGUIEL.



---

## Un cours d'histoire et de littérature catalanes



Nous lisons dans les journaux de la région :

« L'Association polytechnique est à la veille d'élaborer son programme de cours et leçons pour l'exercice 1907-1908. Le moment paraît des plus favorables pour lui demander la création d'un cours d'histoire de la province du Roussillon et de littérature catalane.

« Très peu de Roussillonnais sont au courant de notre histoire locale. Il règne à ce sujet, même dans l'esprit des gens instruits, une confusion voisine de l'ignorance, qui tient, tant aux vicissitudes très nombreuses par lesquelles a passé notre petite patrie, qu'à la rareté des ouvrages publiés. Ceux que nous connaissons n'ont pas beaucoup pénétré dans la masse et ce n'est pas déprécier les auteurs que de dire qu'ils sont susceptibles de développements oraux très intéressants. On ne peut pas tout mettre dans un livre, quelle que soit la bonne volonté de l'écrivain dont le savoir souffre souvent de cette obligation de se restreindre.

« Sur ces leçons d'histoire se grefferait tout naturellement, par la lecture de documents connus ou inédits, l'étude de notre langue catalane dont certaines altérations sont aussi des empreintes laissées par les événements historiques contraires.

« Il est superflu d'insister pour démontrer tout l'intérêt que présenterait ce nouvel enseignement pour les auditeurs qui seraient certainement nombreux. Nous ne croyons pas qu'il soit difficile de trouver au sein de l'Association polytechnique des hommes pourvus de savoir et de maîtrise pour prendre cette initiative. »

Ce n'est pas nous qui protesterons contre l'organisation d'un pareil cours. Nous insisterons, au contraire, pour qu'on l'organise sérieusement dès cette année. Oui, il est néces-

saire et il est juste que les Roussillonnais puissent acquérir sur l'histoire de leur pays des idées plus précises et plus complètes ; que, même, le public le plus humble puisse s'initier à la beauté des œuvres littéraires de la Catalogne, et qu'on leur fasse comprendre à tous, par des exemples bien choisis, la force, la richesse, la couleur de la langue catalane.

Ceux qui entreprendront de pareils cours seront dignes des plus grands éloges et mériteront les applaudissements de tous les Roussillonnais de cœur. Nous avons d'ailleurs l'absolue conviction que ces leçons deviendraient vite très intéressantes pour tout le monde ; les heures qu'on leur consacrerait, dans le public, ne seraient en aucune manière des heures perdues. Et ce serait l'honneur de l'Association polytechnique, à laquelle nous devons déjà beaucoup, d'avoir préparé chez nous, l'éclosion d'une petite Université d'histoire, de langue et de littérature catalanes.

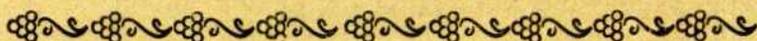
---

## COMPARAISONS POPULAIRES

### usitées en Roussillon



4. Bonich com un angel.
5. Brut com una xinxa.
6. Brut com una barra de galliner.
7. Carregat com un ase.
8. Dret com un ciri.
9. Dur com un roch.
10. Fresch com una rosa.
11. Gras com un taixó.
12. Groch com un safrá.
13. Lleuger com una ploma.
14. Lluent com un mirall.
15. Magre com un Dijous-Sant.



## Ella dorm!



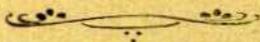
La terra fa non-non, vestida de neu blanca...  
En un somit pesat s'ensopeix cada branca ;  
    No 's veu més cap flor á brotar !  
La terra fa non-non, de fret adolorida,  
Que de la serra al plá pèl vent es sacutida.  
    *Ella dorm : donchs perquè plorar ?*

Pèl cementeri nut, allá, sobre sa llosa  
Pidolan aucellets : llur veu misteriosa  
    Potser ven aquí per orar .  
Per ventura, un somris ha florit sa boqueta...  
Lliris sobre 'l pit sèu guardats té sa maneta...  
    *Ella dorm ; donchs perquè plorar ?*

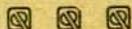
Quant al bés del oreig 's badaran las ginestas,  
Mon cor, ell, quedarà més fret qu'unas congestas :  
    Cap abril no 'l despertará !  
Caminant, gira 'ls ulls, atalaya altra cosa ;  
Ay ! no 'l desvetllas, nó ; mon pit es una llosa !  
    *Ell dorm : á fé, perquè plorar ?*

EL REFILAYRE DE CARENÇA.

(Traduit de Carmen Sylva avec autorisation de l'auteur.)



## Une Grammaire catalane algueraise



M. Joan Palomba, instituteur à Alguer (Sardaigne), adresse aux catalanisants la lettre suivante que nous insérons avec plaisir :

Molt Senyor meu :

A la fi del 1906 he publicat una Gramàtica del dialecte alguerès modern que representa el primer tentatiu de recullir en forma simple i a la portada de totes les principals regles que governan el nostre dialecte, el qual fill de la gran llengua catalana s'es conservat, a través a tants segles, així fidel a la llengua mare de destar meravilla als meteixos catalans.

Ma el meu treball era destinat sobretot a los meos conciutadans i a los minyons algueresos i era per aixó escrit en italià i distribuit en manera de puguerlo confrontar facilment ab les gramàtiques italianes.

Sicom però a Barcelona, quant vo vingut a pendre part al 1<sup>er</sup> Congrés de la Llengua Catalana, so estat ab insistencia pregat de molts bons y cortesos amics de refer la meva gramàtica en manera que fossi mes accessible als catalans, jo tornat al meu pais, he fet de nou el treball reformantlo casi tot.

Com es natural però, refent del principi los meus estudis gramaticals sobre el dialecte alguerès, he trobat moltes errades de esmenar, molts buits de omplir i sobretot he arriquit en gran abundancia el lessico que ara es més que quintuplicat.

He pres com punt de partencia la gramàtica catalana i a ella me so tingut escrupulosament en los confronts, en la distribució dels capitols i en la classificació dels singols fets gramaticals.

I ara la present al public català el qual, esper, vulguerà esser llarg de favor a l'obra meva, a ell adressada i completada ab anim de germà.

Los precís del meu treball, si també hi son, los reconeixerán los lectors ; jo però no puc fer de menos de diure que la traducció del texte en català es deguda a l'àbil ploma del professor En Emili Vallès, professor en Ciències y autor d'una Gramàtica catalana, el valor del qual i l'amor per los estudis i per la gran patria catalana son així coneguts que jo no afeix paraula.

Les adhesions, de les quals fraternement regracio fins de ara los suscriptors sigueran adressades al Senyor Emili Vallès, Passatge Domingo, 5, 2<sup>on</sup>, 2<sup>a</sup>, Barcelona.

La petita suma de dues pessetes no obstacularà certament a V. en que se uneixi ab mi en participar al omatge que tenc ánimo de rendir a la Catalunya i als meus corals amics.

Oseq.<sup>ma</sup>

JOAN PALOMBA Y CANO.

L'Alguer, 12 juny 1907.



# HISTOIRE LOCALE



## Deux familles catalanes

au XVII<sup>e</sup> siècle



### 1. — LA FAMILLE PONT.

(Suite)

A cette époque, Jean-Raphaël Pont était procureur juridictionnel de l'abbaye d'Arles. Ce titre, qui lui avait été conféré par son frère, lui donnait une grande autorité morale auprès des habitants de Saint-André dont l'abbé d'Arles était le seigneur temporel.

Au titre de procureur venait s'ajouter, pour Jean-Raphaël Pont, une belle fortune qui lui permettait des transactions lucratives. C'est à lui que s'adressent les propriétaires qui ont des biens à vendre.

Il achète tour à tour :

1<sup>o</sup> Le 27 septembre 1656, à Hyacinthe Salas, pagès de Saint-André : a) un champ situé au *Pla de Sant Miquel*, de la contenance de trois ayminates, et confrontant d'un côté avec une propriété de Jérôme Sprer, bourgeois de Perpignan ; b) une pièce de terre sise au *Pla de las heras*, de la contenance de deux ayminates. — Hyacinthe Salas reçoit 27 doubles en or. L'acheteur, cependant, devait donner 6 doubles à don François de Blanes (1).

(1) Venda à carta de gratia feta per Jacinto Salas, pagès de Sant-Andreu de Sureda, al Mag<sup>ch</sup> Joan-Raphaël Pont, ciutadà honrat de Bar<sup>na</sup> en Pp<sup>a</sup> domiciliat, de dos pessas de terra. « 1<sup>o</sup> quendam petiam terræ campum scitt. in terminis dicti loci de Sureda loco dicto lo *Pla de Sant Miquel*, continentix trium ayminatarum, cum olivariis in eadem plantatis et radicatis, confrontat cum via qua itur ad castrum de Vilaclara, cum tenentia Mag<sup>ch</sup> Hieronimi Sprer burg<sup>is</sup> Perpiniànii et cum via qua itur a loco de Palatio de Vitrio ad locum de Sureda, 2<sup>o</sup> aliam petiam terræ loco dicto lo *Pla de las heras*, continentix duarum ayminatarum, confrontat cum via qua itur ad locum de Tatzò d'amont et cum tenentia R<sup>ch</sup> Isidori Puigsech, presbiteri Sancti Johannis » — Salvo jure abbatis etc, per lo preu de 27 doblas de or, ex quibus dabitis nobili don Fran<sup>co</sup> de Blanes, domicello Perp<sup>ni</sup> domiciliato, sex auri duplas per me Jacintum Salas ei debitas. — Testes : Magnificus Franciscus Sprer, burgensis Perpiniànii, Joannes de Sant Germa, not. publ. Pratorum de Mollione. — *Amb. Debadia, not.*

2° Le 11 septembre 1657, à François Reynés, pagès de la ville de Perpignan, une pièce de terre, *camp, oliveda y riberal*, sise au lieu dit *la Clota*, de la contenance de 14 ayminates, pour le prix de 40 doubles en or (1).

3° Le 7 novembre 1659, à don François Ribes, bourgeois de Perpignan, domicilié à Thuir, une maison située sur la place publique de Saint-André et un jardin attenant à la maison, pour la somme de 25 doubles en or (2).

4° Le 12 décembre 1660, à François Pau, pagès de Saint-André, un champ appelé *Camp del Oliu* (3). — Le même jour, à François Serra, pagès de la ville de Céret, le four à tuiles bâti dans le territoire de Saint-André (4).

Le dernier acte important accompli par Jean-Raphaël Pont fut l'échange qu'il opéra avec don Isidore Ferrer. Celui-ci céda une maison située dans la ville d'Argelès, sur la rue appelée *lo carrer gran*, et la métairie de *Caraups*, *lo mas de Caraups*, avec tous les croits qui y étaient attachés.

A son tour, Jean-Raphaël Pont cède l'héritage du *mas Pont de Armadas* avec ses droits, ses privilèges et ses dépendances. En cette circonstance, il agissait au nom de son frère Pierre Pont, abbé d'Arles (5).

Jean-Raphaël Pont laissa tous ses biens à son fils, Joseph Pont.

(1) Venda mijensant acte de poder lluir y quitar feta per Fran<sup>co</sup> Reynés, pagès de la vila de Perp<sup>a</sup> al Mag<sup>ch</sup> Joan-Raphaël Pont de una pessa de terra *camp, oliveda y riberal*, lloc dit *le Clota*, de 14 ayminadas scitt. en los termens del lloc de Sant-Andreu, confrontat cum riparia de Sant-Andreu, cum tenentia mag<sup>ci</sup> Hieronimi Sprer, burgensis Perp<sup>is</sup>, et cum tenentia Francisci Pons. — *Amb. Debadia, not.*

(2) Venda feta per lo Mag<sup>ch</sup> Ribes, burgès de Perp<sup>a</sup>, en la vila de Thuy domiciliat, al Mag<sup>ch</sup> Joan-Raphaël Pont, quendam domum scitt. in loco Santi Andreæ et in platea ejusdem, una cum quodam ortello eidem domui contiguo, et confrontat cum quodam alveo sive recho molendini farinerii ejusdem loci et cum quodam pallerio (cortal) puzilli Sauret... per lo preu de 25 doblas de or. — *Amb. Debadia, not.*

(3) Venda feta per Francisco Pau, pagès de Sant Andreu de Sureda, al Mag<sup>ch</sup> Joan-Raphaël Pont, de « quendam peçiam terræ, agrum dictum *lo camp del Oliu* ». — *Dominique Doran, not. à Elne.*

(4) Venda feta per Fran<sup>co</sup> Serra, pagès de la vila de Céret, al Mag<sup>ch</sup> Joan-Raphaël Pont, del forn teuler en lo terme de Sant Andreu de Sureda : « Totum illud furnum tegularium continentis trijum cartonatarum terræ et affrontat cum itinere quo itur de loco de Sureda ad dictum locum Santi Andreæ et Palatii de Vitrio. — *Dominique Doran, not. à Elne.*

(5) Cambiera de algunas heretats y terras feta entre lo Mag<sup>ch</sup> Joan-Raphaël Pont, ciudadá honrat de Barcelona, en Perpinya domiciliat, y lo noble don Isidro de Ferrer, natural de Fortia, en lo lloc de Sant Pere Pescador domiciliat... *J. Poch, not.*

## Joseph Pont.

Héritier d'un beau nom et d'une grande fortune, Joseph Pont avait grandi auprès de son oncle, à l'ombre de la magnifique abbaye d'Arles. Dans ces murs sanctifiés par plusieurs générations de moines, il avait justement apprécié les vertus austères qui élèvent l'âme et qui forment le caractère. Il y avait reçu une éducation empreinte d'un mysticisme parfait qui avait virilement corrigé les aspérités de son tempérament emporté et volage. C'est pourquoi, en dépit des violences de son caractère, Joseph Pont conserva toujours une piété solide puisée aux bonnes sources.

Il acquit aussi, à l'abbaye d'Arles, une instruction élémentaire très étendue. Il alla terminer ses études à Perpignan.

Pendant quelque temps, Joseph Pont fréquenta le cours de droit de l'Université. Mais il abandonna bientôt les leçons des jurisconsultes pour suivre les armées du roi de France.

Il obtint quelques succès dans la carrière des armes. Il avait, d'ailleurs, le désir ardent de conquérir, par sa valeur, les grades élevés, lorsqu'il fut obligé de rentrer à Perpignan où son père venait de mourir.

Désormais, Joseph Pont sera propriétaire. Il fera prospérer le domaine paternel en y ajoutant de nouveaux biens.

En 1663, Jacques Fedevella, batlle de Brouilla, lui vend : a) Plusieurs patus qui étaient autrefois une maison et un moulin à huile. Ils étaient situés dans la ville de Clairà et tout près des murs. Ces patus confrontaient avec la muraille du lieu, avec une propriété de don Antoine Joli et Ros, bourgeois de la ville de Perpignan, avec un héritage de Gaspar Terrena, également bourgeois de la ville de Perpignan, avec un bien de noble Ange Delpas, domicilié à Barcelone ; — b) deux morceaux de terre contigus, sis au lieu dit *las Valls*, en dehors des murs de Clairà, et confrontant avec la muraille et la porte, *portale*, de Saint-Hippolyte. La somme à payer était de 205 livres. Toutefois, 65 livres devaient être remises au couvent des Dominicains de Perpignan, 67 livres à la Confrérie des Jardiniers établie à l'église de la Réal, 40 livres à la Fabrique de Saint-Vincent de Clairà (1).

(1) Venda feta per Jaume Fedevella, agricola et bajulus de Brulla, al Mag<sup>ch</sup> Joseph Pont de patis ditruhits que antiguament eran una casa y moli de oli scitt. dins la vila de Clayra

Au mois de novembre de la même année, François Casas, prieur de l'église paroissiale de Saint-Vincent de Clairra, vend également à Joseph Pont : a) Une maison bâtie dans la ville de Clairra et limitée par le four banal de la ville, par la place publique et par le chemin qui conduit à la *Torras d'en Figueras* ; — b) un patus confrontant avec le cimetière de Clairra et avec le patus du four banal. Prix : 68 doubles en or et 6 réaux d'argent (1).

Le 29 août 1667, un échange est opéré entre Joseph Pont et François Domenach, mercadier de la ville de Perpignan. Le premier cède la maison qu'il possède dans la paroisse de Saint-Jean, sur la rue appelée *las Tabernas*, pour le prix de 80 livres. Joseph Pont veut que cette somme soit donnée à l'Hôpital Saint-Jean.

François Domenach abandonne à Joseph Pont la maison qu'il a dans la paroisse de la Réal, au *carrer gran de la Real*. Cette maison était limitée par la rue de *las Vaccas* et par l'hôtel de don François Xanto, bourgeois et batlle de la ville de Perpignan (2).

(A suivre)

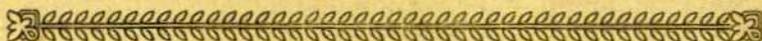
Joseph GIBRAT.

« quedam patus dirruta que antiquitus fuerunt domus et molendinum olei scitt. intus villam de Clayrano et prope muros, confront. de duabus partibus cum dicto muro et ex alia parte cum tenentia Mag<sup>ci</sup> Antonii Joli et Ros, burgensis honorati et matriculati villæ de Perp<sup>ni</sup>, et cum tenentia heredum Mag<sup>ci</sup> Gasparis Terrena, burgensis honorati villæ Perp<sup>ni</sup>, et cum tenentia nobilis domni Angeli Delpas, in civitate Barnæ populati, — item bina trosseha terræ contigua, loco dicto *las Falls* extra muros villæ de Clayrano, continent. duarum cartonatarum, confront. cum dicto muro et cum portale vocato de Sant Hipolit. — *Amb. Debadia not.*

(1) Venda feta per lo R<sup>ni</sup> Francès Casas prebere al Mag<sup>ch</sup> Joseph Pont de una casa y pati contiguos scitt. en la vila de Clayra y altre pati en dita vila de Clayra. « Ego, Franciscus Casas, presbiter et prior ecclesie parrochialis Sancti Vincentii villæ de Clayra vendo vobis, etc. 1<sup>o</sup> quandam domum et patuum contiguos scitt. in dicta villa de Clayra, confront. ex una parte cum lurpeo coquendi panes dictæ villæ, cum platea publica dictæ villæ et cum via qua itur de dicta platea ad muros ejusdem villæ loco dicto la *Torra d'en Figueras*, 2<sup>o</sup> item alium patuum in dicta villa de Clayra scitt., confront. ex una parte cum sementerio ecclesie de Clayra et cum patuo dicti furnei coquendi panes », per lo preu de 68 doblas d'or y 6 reals de plata. *Amb. Debadia, not.*

(2) Excambiatio feta entre lo Mag<sup>ch</sup> Joseph Pont y lo honor. Francisco Domenach, mercader de la vila de Perp<sup>n</sup> : « Ego Josephus Pont excambio vobis honor. Fran<sup>co</sup> Domenach quandam domum scitt. intus dictam villam Perp<sup>ni</sup>, in parrochia Sancti Joannis et in vico vocato de *las Tabernas*. hanc permutationem facio pro octuoginta libris (80 l.) quas, de voluntate mea, dabitur Hospitali generali Sancti Joannis villæ Perp<sup>ni</sup>. — Et ego Franciscus Domenach excambio vobis Josepho Pont totam illam domum scitt. in parrochia Bæ Mæ de Regali in vico vocato lo *carrer gran de la Real*, confront. cum tenentia Mag<sup>ci</sup> Francisci Xanto, burgensis ac bajuli villæ Perp<sup>ni</sup> et cum vico vocato de *las Vaccas*. — *Amb. Debadia, not.*





## LIVRES et REVUES

La *Revue catalane* fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, vice-président de la Société d'Etudes Catalanes.



### Exemples morals.

De la senyoreta Sara Llorens y Carreras: un « Petit aplech d'exemples morals, ab una noticia preliminar d'en Rossend Serra y Pagès ». Ces exemples moraux « han sigut copiats fidelissimament de viva veu d'una bonne velleta d'Ordal, la *Grandeta*, ab totes les corruptions de llenguatje y particularitats fonetiques ». A ce point de vue l'amateur de Folk-lore ne peut manquer de s'intéresser à ces exemples quoique la morale qui en découle soit discutable.



### La Veu de Catalunya.

Nous lisons dans la *Veu de Catalunya* cette jolie poésie qui a obtenu la « flor natural » aux Jeux floraux de Reus et dont l'auteur est M. Eduart Girbal :

#### El torment d'un vel

Quan, per dissort, no 't tinch al meu costat,  
m'aconsolo besante ab la mirada ;  
jo t'envio els petons tan d'amagat  
que no té esment ningú de la besada.

Mes — oh torment ! — aquell belet rosat  
que encara 't fa més bella y colorada,  
ab son finissim y subtil reixat  
atura als meus petons en sa volada.

Y allí mos pobres besos van furgant,  
dalintse presoners, y van buscant  
un pas cap a tos llavis coralins...

Oh, bella Amor ! — Aixeca sens rezel  
per un instant el teu finissim vel  
y que entrin tots, joyosos, cap a dins !

---

Le Gérant, COMET.

---

Imprimerie COMET, Rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

## LE COURRIER DE LA PRESSE

Bureau de Coupures de Journaux

21, Boulevard Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>)

Fondé en 1889

Directeur : A. GALLOIS

Ad. Télégr. : COUPURES-PARIS. — Téléphone 401.50

Lit., découpe, traduit et fournit les articles de Journaux et Revues du Monde entier, sur tous sujets et personnalités. Est le collaborateur indispensable des Artistes, Littérateurs, Compositeurs, Savants, Hommes politiques, Diplomates, Commerçants, Industriels, Financiers, Jurisconsultes, Erudits, Inventeurs, Gens du Monde, Entrepreneurs, Explorateurs, Sportsmen, etc., en les tenant au courant de ce qui paraît dans tous les Journaux et Revues, sur eux-mêmes et sur tous les sujets qui les intéressent.

TARIF : 0 FR. 30 PAR COUPURE

Tarif réduit, paiement d'avance, sans période de temps limitée.	Par 100 Coup., 25 fr.
	» 250 » 55 »
	» 500 » 105 »
	» 1000 » 200 »

ON TRAITE A FORFAIT POUR 3 MOIS, 6 MOIS, UN AN  
Tous les ordres sont valables, jusqu'avis contraire

### CASIER PARLEMENTAIRE

Relevé des scrutins de votes et Nomenclature des Travaux des Sénateurs, Députés, Conseillers municipaux et Conseillers généraux.

Répertoire du Journal Officiel de la République française  
Publication mensuelle : 12 fr. par an

## L'ARGUS de la PRESSE



Le plus ancien Bureau de  
Coupures de Journaux

est entré dans sa 29<sup>e</sup> année d'existence

L'ARGUS DE LA PRESSE est en relations avec les journaux du monde entier.

L'ARGUS fournit chaque jour plus de douze mille extraits de journaux, aux représentants les plus divers de l'activité humaine.

On trouve toujours à L'Argus de la Presse l'accueil le plus empressé et l'esprit le plus large au point de vue des règlements de comptes.

Écrire 14, rue Drouot, PARIS (IX<sup>e</sup>)

Adresse Télégraphique :

ACHAMBURE — PARIS

## IMPRIMERIE COMET

8, Rue Saint-Dominique, PERPIGNAN

Brochures — Publications périodiques — Journaux

## BIBLIOTHÈQUE CATALANE

Pour paraître prochainement

### Contes Vallespirenchs

par MIR Y NONTOQUIS

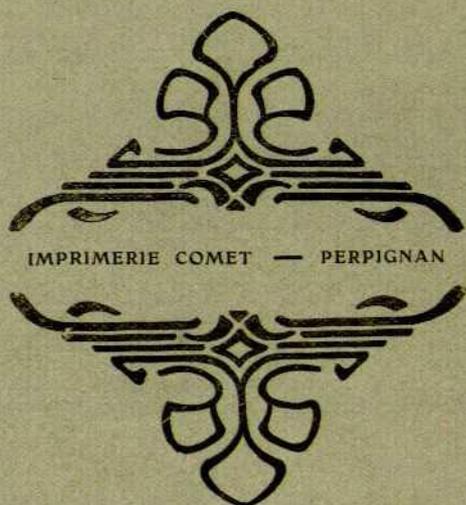
(Imprimerie Payret)



### Ays! Elegias catalanas

(Nouvelle série)

par LO PASTORELLET DE LA VALL D'ARLES



IMPRIMERIE COMET — PERPIGNAN